

Sortie de terrain à
St-Dié-des-Vosges
Journal de Bord

Logan Lehmann

27 Sept.

Nous nous rendons à Saint-Dié-des-Vosges pour le Festival International de Géographie. Ça tombe bien : je ne suis pas toujours certain de savoir ce qu'est la géographie exactement. Nous survolons Bordeaux mais nous sommes encore assez bas. Je cherche mon immeuble sans le trouver. Pourtant, vue du ciel, la Terre devrait pouvoir se lire comme une carte. Il y a plus de textures, de détails, les informations sont superposées. Trop tard, nous avons passé la Garonne. Peut-être au retour.

« Tu veux un cours de géographie ? » me demande M. Il n'a pas tort. Depuis le ciel, il n'y a rien qui s'immisce entre le géographe et son sujet. La géographie est dans l'œil de l'observateur. Je profite encore des couleurs et des géométries irrégulières mais logiques formées par les routes, car bientôt nous serons trop haut.

Après un vol à la limite de la couche nuageuse, nous commençons à descendre. La nuit est déjà tombée. Les ténèbres sont saupoudrés de petits points lumineux entourés chacun d'un halo. Je scrute l'étendue noire à la recherche d'un village bien spécifique. D'après mon GPS, les deux tâches lumineuses les plus étendues correspondent à Metz et Nancy. En prenant la moitié de la distance... Je l'ai! La forme de croix est mise en évidence par les lampadaires. C'est Dabo, lieu bien connu des chercheurs de la Chouette d'Or. À mesure que l'avion dépasse le village, le rocher et la chapelle St-Léon se détachent sur le fond de lumière. Je n'aurai probablement pas la possibilité de m'y rendre, car c'est à plus d'une heure de St-Dié.

L'approche de Strasbourg se fait le long d'un parcours alambiqué qui nous fait passer autour puis au-dessus de l'agglomération. « C'est la gare ! » s'exclame une dame assise devant moi. Si nous n'avons pas le temps de visiter Strasbourg, nous en aurons au moins vu une partie.

À la sortie de l'aéroport, l'ambiance est suburbaine. La

preuve : il y a au moins trois McDos à proximité. « Je connais bien les cartes de cette région. Je peux me repérer avec un nom de rivière. » nous dit V. Peut-être que c'est simplement ça, la géographie.

28 Sept.

La Tour de la Liberté constituera mon premier sujet de dessin, mais pour l'instant nous rencontrons P. Lorsque l'on est pris dans le travail académique, il est toujours surprenant et agréable de rencontrer des personnes ayant des soucis d'ordre purement pratique. Je repense à mon stage à Lorient et à toutes ces problématiques d'aménagement et d'économie du territoire. Aussitôt libre, je décide de monter sur la tour. La ville s'étale dans la plaine alluviale. Les flancs des collines sont dégagés, à part pour ce qui semble être un hôpital, vers l'Est.

Vers la mairie, je croise un autre groupe qui discute avec un pro. « Je ne fais jamais de montage. » nous dit-il avec le sourire du gars qui connaît son métier. Métier que nous n'arrivons pas bien à cerner, justement. Nous décidons d'aller manger et après avoir encombré une boulangerie

pendant un bon quart d'heure et donné un mal de tête à la boulangère avec nos commandes croisées, nous nous installons place Georges Trimouille. Difficile de savoir à quoi sert cette place. Elle est nécessaire car il y a une petite différence de niveau entre la rue et l'entrée du Musée Pierre Noël auquel elle sert de parvis. Toutefois il n'y a ni bancs ni poubelles. C'est J. qui décrit le mieux ce repas : « ambiance virile ». Nous échangeons aussi sur nos pistes post-M2.

Je retrouve mon groupe pour la projection de *La vallée des loups* à l'espace Georges Sadoul. Le nom du bâtiment paraît désuet. Qu'est-ce qu'un « espace » dans le champ du bâtiment public ? Ici, il semble que ce soit un cinéma. Cela m'évoque des souvenirs d'enfance à Plaisir en banlieue parisienne, lorsque mes parents m'emmenaient à l'espace Coluche, qui était en fait une salle de spectacle. Nous échangeons avec des déodatiennes habituées du FIG : « Il faut toujours venir quinze minutes à l'avance. »

Deux bonnes surprises : l'entrée est gratuite et les sièges extrêmement confortables. La moquette est également très

cool. Comme le fait remarquer N., la salle, au lieu d'être en gradins, est penchée en arrière. En quelques minutes, elle est déjà pleine. La lumière s'éteint et la solennité traditionnelle de ce moment n'est pas rompue par les ricanements de jeunes malpolis mangeurs de popcorn et pour cause : il n'y a que des retraités dans la salle. Normal un jeudi.

La vallée des loups

Il est facile de voir pourquoi ce film a été intégré aux projections du FIG. Même si le thème de cet année (les animaux) avait été autre, c'est un film de géographie. L'auteur-réalisateur-héros réalise des schémas de situation sur son carnet de bord afin de se construire une image du territoire des loups. C'est un explorateur, un aventurier. Pile dans la thématique que nous avons choisi pour nos entretiens. Le film est pédagogique par sa démarche : aborder, comprendre, transmettre. À un certain moment du film, on prend conscience de l'existence d'une

géographie animalière. Les animaux de la forêt font de la géographie avec leur pipi qui sert de médiateur à une renégociation permanente des territoires. Et les chevaux qui portent le matériel, ne partent-ils pas eux aussi « à l'aventure » en quittant leur champ ? Il faut noter l'importance de la nourriture tout au long de cette quête. Tels des lembas elfiques, les petites tartines de miel et les omelettes aux morilles sont aussi indispensables que les caméras et les micros.



La moquette au cinéma Georges Sadoul.

Nous nous rendons à nouveau à la mairie où l'on doit nous donner des nouvelles de I. que nous souhaitons interviewer. Pendant que nous patientons, un type un peu punk s'assoit à côté de nous. Je suis certain de l'avoir déjà vu, peut-être à Grenoble. C'est un géographe connu, j'en suis sûr. Pas moyen de me souvenir. Il prend son taxi. Peut-être était-il déçu que nous ne l'ayons pas reconnu ? Je n'ai pas révisé mes géographes célèbres avant de venir. En fait, je n'en connais aucun. I. pourra peut-être s'entretenir avec nous demain, ce qui signifie que nos trois entretiens se dérouleront le même après-midi. Il nous reste la soirée pour peaufiner nos questions. Nous faisons un tour au salon de la gastronomie où les exposants finissent de s'installer. Une conversation savoureuse est lancée avec les confiseurs, sous le premier chapiteau à droite. Les bonbons des Vosges, ça se suce et c'est ce fait qui sert de point de départ à une effusion de plaisanteries grivoises.

« Vous êtes d'où ? »
« De Bordeaux. »
« Ah bon. Nous on est à vingt kilomètres. »
« De Bordeaux ? »
« Non, d'ici. »

Conversation avec les confiseurs Vosgiens.

Après un arrêt au supermarché, nous rentrons. Un tour sur Maps pour se repérer, puis un pingpong. Je n'avais pas joué depuis des années. Le débriefing de la journée est un peu lent : l'organisation du travail à l'intérieur des groupes est effacée par l'organisation du travail entre les groupes (thèmes, voitures...). Pendant ce temps, je termine enfin ma relecture du programme. Mon agenda n'a jamais été aussi rempli. Je me demande si je pourrai finalement comprendre la géographie par inférence inductive : j'espérais trouver un dénominateur commun à toutes les conférences. L'essence géographique, en somme.

29 sept.

Le FIG a vraiment commencé. Il y a un certain foisonnement alors que nous ne sommes que vendredi. Je comprends mieux le principe du festival : il y a côté institutionnel. Je fais le tour des stands culinaires mais aussi des autres salons. L'aménagement sous les chapiteaux n'a aucun sens. Une affiche attire mon œil. C'est une photo aérienne, pas spécialement mise en avant. Je reste devant quelques temps. Un peu décevant pour un salon de la BD. Il n'y a que des étals, on se croirait dans une brocante. Où sont les dessins ? Au salon du livre, il y a tout. Idéal pour chercher son sujet de thèse, mais pas sûr qu'il reste des questions non traitées.

Dehors, il y a surtout des scolaires. Ils sont tous assis sur les bancs, les marches, dans un agencement qui fait un peu penser à un forum ou une agora, au choix. Au détour d'une ruelle, un détail me surprend : un arbre est en train de

pousser dans une bouche d'égout. Le parc et les bâtiments sont décorés de petits escaliers ça-et-là. Quelques marches à chaque fois, pour la mise en scène. Finalement, l'ambiance serait assez calme sans le bruit de soufflerie de ces colonnes gonflables blanches.

Je feuillete le Libé des Géographes. On peut y lire l'accroche suivante : « Les géodispositifs mettent en mouvement les terrains de jeu. » Je grimace. Un géodispositif, je peux imaginer à quoi ça ressemble. « Mettre en mouvement... », l'expression est désuète. Comment un terrain peut-il être mis en mouvement, et pourquoi faire ? Comment séduire le public avec des accroches pareilles ?

« Monsieur, filmez-le il fait du freestyle ! »
« Monsieur, la vidéo vous la mettez sur Youtube ? »

Des jeunes.

Nous nous rendons avec N. au collège Vautrin Lud pour notre interview obtenue la veille. Je pense aux marqueurs visuels. Il n'y a aucune trace du FIG ici. La cloche sonne, et la cour se remplit. Quel bruit ! On déballe la caméra pour pouvoir embrayer directement. Une porte s'ouvre et des jeunes s'échappent de la salle. « On est d'accord, c'était de la merde ? », demande l'un d'entre eux à ses camarades. Mais les autres gamins sont moins cancres. Il s'agglutinent à la porte. « Tu sais qui c'est ? », « Bien sûr ! » Et de détailler la carrière et les exploits d'I. avec les dates, son dernier bouquin en main prêt à être dédicacé.

Interview d'I.

Nous nous empressons car I. a sûrement peu de temps. Nous sommes en train d'improviser avec les chaises quand nous remarquons que les gens présents ne quittent pas la salle. Le directeur de l'établissement nous ouvre une autre salle. C'est une salle de classe aux couleurs joyeuses. Les murs sont encombrés et il n'y a que les

tables et les chaises pour s'assoir car nous souhaitons éviter d'avoir le bureau avec le tableau. Nous nous empressons encore plus. On lance l'interview. Je ne peux pas trop m'appuyer sur ma chaise car elle cogne sur la table, derrière moi, sur laquelle est posé le Zoom. Je ne suis plus très sûr de la pertinence de mes questions. Je me rends compte que je suis assis du mauvais côté de la caméra. L'interviewée est obligée de tourner la tête à gauche pour me répondre. Mais I. est visiblement très habituée et l'affaire est réglée en dix minutes.

Nous rejoignons J. à la chapelle de la Maison de la Solidarité pour l'interview de L. C'est une vraie chapelle : la salle est surveillée par un grand crucifix lumineux. La conférence de L. se termine et comme une autre doit suivre, le personnel nous propose d'utiliser la salle P4, sur le palier inférieur. Je lis la petite plaque à gauche de la porte et le déclic se fait : c'est la salle Peccatte.

Interview de L.

La salle n'est pas très belle et nous devons jongler pour avoir un maximum de lumière et éviter le porte-manteau et la radiateur en fond. L. n'a pas l'habitude des interviews, mais du coup donne des réponses pleines d'honnêteté. L'entretien est long mais nous obtenons un matériau intéressant par rapport à notre sujet.

La nuit est tombée et avec J. nous attendons le début de la table ronde devant la cathédrale. Je fais mentalement le bilan de ce début de FIG. Je me sens à l'extérieur de la communauté des géographes, que ce soit au niveau des auteurs, des thèmes ou des références. Au mieux, je peux prétendre faire de la géographie naïve. Sur la place, la camionnette nous sert une barquette de frites généreuse pour une somme très modique. Une silhouette s'approche avec une casquette et un gros sac-à-dos. C'est JM., qui reconnaît J. grâce à sa photo Facebook. Il est très sympathique et nous explique qu'il n'a pas eu une seconde à lui depuis qu'il est arrivé,

qu'on n'arrête pas de l'emmener à droite à gauche et qu'il essaiera de se dégager du temps pour nous demain ou après-demain. Il n'est pas vedette pour deux sous et cela me fait réfléchir au sens du mot « personnalité ».

Passion : explorateurs

Quatre invités dont I. et JM. qui soulèvent des points intéressants. C. a récemment fait un voyage en Antarctique à bord d'un brise-glace Russe (conté dans *La mer des cosmonautes*, Paulsen, 2017). « En Antarctique il n'y a personne. On n'en parle donc très peu, puisque l'Homme ne s'intéresse qu'à l'Homme. » Je vois qu'I. n'est pas la seule aventurière/exploratrice autour de cette table. Le point commun de ces quatre personnes, c'est qu'ils vivent financièrement de ce sens de l'aventure, car ils arrivent à en partager les fruits. Je repense aux peintures de S. Je les avais trouvées enfantines, au moins dans leur démarche. Mais cela ne leur enlève rien. Au

contraire, peut-être. JM. parle du poids des histoires dans les perceptions, et des fantasmes qui se trouvent toujours dans le regard et jamais dans le sujet. J'en conclus que, irréfutablement, il ne peut pas y avoir de géographie objective et j'enterre ainsi définitivement ma piste de mémoire. Dans cette cathédrale, la relation scène-public est habituelle. La scène est surélevée et bien éclairée. Toutefois je remarque qu'il n'y a aucune stratégie de monétisation mise en place. Il n'y a aucune caméra, le son ne semble pas être enregistré. Le contenu de cette table-ronde ne quittera pas la cathédrale. Nous sommes dans une économie hyperlocale. On parle de la dro-momanie et des débuts du tourisme, et tous les invités partagent leurs anecdotes. Au fur et à mesure que la conférence avance, je repense aux réponses données par I. durant l'interview. De nouvelles questions me viennent à l'esprit.



Table-ronde à la cathédrale.

Ça viendra avec la pratique. L'air est glacé dans la cathédrale. Les échos font croire à une salle très vivante. Une seule personne parle, mais on croit entendre des rires et des discussions annexes dans les bas-côtés. Je ressors avec une migraine.

30 sept.

Cette fois j'ai passé une bien meilleure nuit, même si j'ai encore sommeil. Le FIG à neuf heures trente, c'est un peu désert pour ce qui est de l'espace public. Nul doute qu'il y a du monde dans les conférences. Au salon de la BD, C. réalise des aquarelles et cela change complètement l'ambiance. Il est maintenant dix heures trente et j'ai toujours aussi sommeil. Je cherche quelque chose de chaud à boire. Du haut de la Tour de la Liberté, je me pose des questions sur le chantier rive Sud. Que construisent-ils, et surtout qu'y avait-il avant ? Peut-être que Google Earth permettra d'afficher des photos aériennes passées. Je me rends à l'INSIC. La salle est complète. Ironie : c'est une école d'ingénieurs et la porte d'entrée est à moitié cassée. Je fais demi-tour. La rue est piétonne, ce qui est toujours une stratégie gagnante en urbanisme. Je reviens par le pont qui survole la Meurthe

de manière oblique. Il n'y a pas de voitures et je ne résiste pas à l'envie de marcher en plein milieu. C'est bien plus agréable que n'importe quel trottoir.

Par chance, une démonstration culinaire débute juste. Je m'installe sur les gradins, dans une de ces chaises qui ont visiblement été dimensionnées pour des enfants. Sur la scène qui ressemble un peu à un plateau d'émission culinaire, il a quelques beaux paniers de légumes et trois casseroles en alu. Nous avons bien affaire à des pros.

Cinq fruits et légumes et une heure

D. a un côté ex-punk avec ses pattes son mulet.

Avec les micros, tous les bruits de cuisine sont amplifiés : le claquement de la porte du four, le tintement des ustensiles. « Vous allez bien ?

Pas moi. L'année dernière il y avait trente personnes et j'en connaissais vingt-neuf. Là, je suis mal. » Deux personnes du public choisissent des fruits et des légumes dans le panier, et le chef doit préparer des plats en fonction. « Aaah, il

est beau ce choux-fleur ! » s'exclame la dame assise devant moi. Quelqu'un pose une question sur la cuisson du potiron. « Vous le mettez dans l'eau frémissante jusqu'à tant que la chaire soye cuite. » Il y a quelque chose de franc-comtois dans l'accent des Vosges, à moins que ce ne soit l'inverse. Peut-être que c'est ça la géographie. Même si je ne suis pas entièrement convaincu par les plats préparés, il y a un côté charmant à l'improvisation.

Je sors et pour retrouver les autres je me dirige vers la musique, puis nous nous allons à la table-ronde sur Fluide Glaçial. L'ambiance est très sympathique, tout en étant parfois assez grave. S. passe devant moi et je lui rends son sourire. Elle fronce les sourcils. « Ça va ? Tu fais une tête ! » Décidément... La Tour de la Liberté a beau être audacieuse, elle ne peut pas s'affranchir des contraintes du ciel et du temps qui passe. Elle est infestée de moucherons, et les multiples couches de peinture blanche font penser à un bateau as-

sailli par le sel. Je me décide pour une *boerwoors*, dont je me nourrissais quotidiennement lorsque j'étais en Afrique du Sud. J'ai tout de même un doute sur le stand : on y retrouve les sauces habituelles du kebab-tacos-pizza (ketchup, mayo, algérienne, samouraï...). Je prends le risque, mais hélas la saucisse est tiède et trop cuite. La météo, elle, est vivifiante.

Je me rends à la médiathèque pour une conférence sur les animaux et la guerre. Je suis un peu en avance. Je traîne parmi les étagères et feuillete des livres sur la peinture. Je trouve A. qui m'informe que ce n'est pas « Les animaux et la guerre » mais « Yakouba ». C'est la deuxième fois que je me plante, mais peu importe.

Yakouba

Il n'y a que deux enfants pour cinq adultes. L'un d'eux regarde ses cartes Pokemon au lieu de suivre l'histoire. Une des deux femmes qui l'accompagnent essaye de lui retirer mais il les tient fermement. Cela lui fait tout de même lever la tête et, interpellé par le dessin du lion projeté

sur la toile, il décide de s'intéresser au récit. D'autres enfants arrivent. Je suis déstabilisé par le conteur qui demande au public de mimer l'histoire. Ça me coute, mais comme nous mimons tous, ça va. J'ai bien du mal à répondre à certaines de ses questions. « Pourquoi Yakouba n'a pas tué le lion ? » Je n'en sais rien, il y a plusieurs réponses possibles. Sur le visage des enfants, on peut lire à la fois de l'intérêt et de la timidité. Comme moi, ils préfèreraient que le conteur continue à conter au lieu de poser des questions.

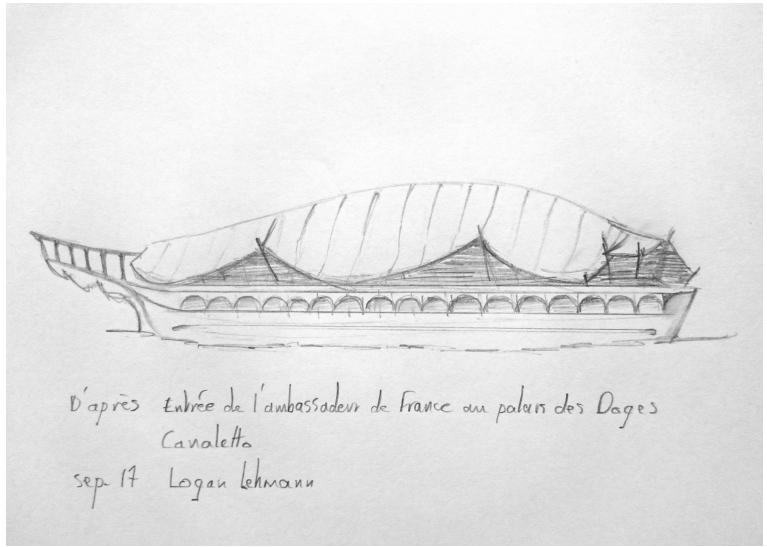
La séance se termine et A. va au contact des personnes pour récolter leurs avis. Je préfère les observer. En termes de terrain, il aura bien plus de matériel que moi. Nous sommes sans nouvelles de JM., et de toute façon il pleut. Je reprends le livre sur l'orientalisme que j'avais trouvé, et un autre sur Canaletto. Ah, il faut que je dessine un truc. Je note les noms de certaines toiles. L'orientalisme fait voyager.

La *boerwoors* n'est décidément pas passée. Je grimpe à nouveau sur la Tour pour essayer de retrouver mon groupe, seulement il pleut et il n'y a personne dehors. Je retourne au chapiteau des démonstrations pour un dessert intitulé « Thé du cap ». Cette fois, je prends des notes sur la recette ! Il y a beaucoup trop d'ustensiles sur la table. Je comprends vite pourquoi : il s'agit d'une recette d'escargots. Troisième fois que je me plante. Tant pis, je reste. Un fumet agréable emplit le chapiteau. Le souffle irrégulier, saccadé du chef est fortement amplifié par les micros ; c'est très angoissant. L'apprenti ingé-son sort de temps en temps de sa cachette pour se mettre près du public, sans jamais se placer vraiment devant les haut-parleurs. J'attends qu'il fasse son réglage mais il semble content de lui. Je dois fuir car le volume est vraiment trop élevé. Après quelques SMS croisés et maladroits, je retrouve les autres au Bistroquet. La soirée est assez décousue et bruyante. J'ai la tête enfoncée dans les épaules et mon sac est lourd. Je pense à mon thé, mes madeleines et les parties de *Age of Empires* avec mes amis.

Nuit.

Il est quatre heures. J. ronfle toujours mais j'ai trop mal aux oreilles, j'enlève mes bouchons.

Il est cinq heures et j'ai fait deux cauchemars. Je remets mes bouchons.



D'après Entrée de l'ambassadeur de France au palais des Doges
Canaletto

sep 17 Logan Lehmann

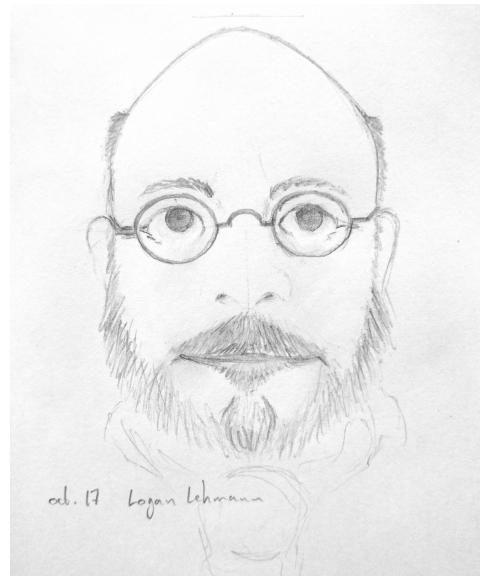
1er oct.

C. a une physionomie très sympathique. Il porterait bien le noeud papillon. D'ailleurs il est habillé comme un géographe, ou l'idée qu'on s'en fait. Il est beaucoup moins vieux que je le pensais. En fait, je ne fais pas de la géographie naïve mais plutôt de la géographie ignare. Sa manière de parler est très claire. Il trie les idées au fur et à mesure qu'il les énonce, de sorte que le fil rouge est toujours perceptible et que les anecdotes n'empiètent jamais sur le propos principal. Son histoire du chocolat rappelle le cours sur l'innovation de R.

Je fais à nouveau un tour au stand du livre. Le prix Amerigo Vespucci Jeunesse est réconfortant : il s'agit d'une sorte de carnet de voyage rempli d'aquarelles. Une réserve sur le titre : « *Une* » *Italie*. Pourquoi pas *Italie*, simplement ? Il ne manque que le point d'interrogation pour coller au cliché. On peut même faire pire : *Vers une Italie ? Pour une mise en mouvement*. Comme s'il fallait toujours bien insister. Mais le livre aurait-il gagné le prix sans ce déterminant ?

Je retourne au chapiteau des démonstrations culinaires. Cette fois il y a A. qui me certifie qu'il s'agit bien des gâteaux en forme de cartes. Les sièges sont gelés. La recette semble facile. C'est un biscuit type spéculos surmonté d'une crème au citron, surmontée d'une gelée à la framboise. Si j'ai bien suivi, il n'y a même pas besoin de four. J'obtiens une part de l'Afrique de l'Ouest. C'est délicieux.

Je me rends maintenant au Collège Jules Ferry pour une conférence sur la géomatique et la gestion des animaux. Je repère une innovation sur un membre du public : l'étui à lunettes monté à la ceinture. L'amphi est éclairé par une



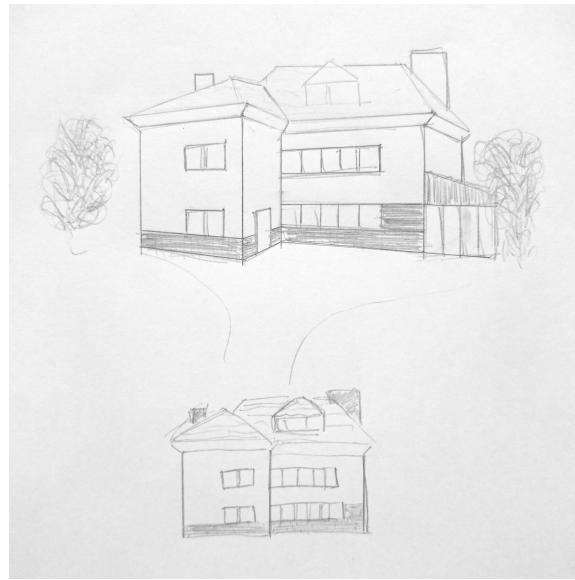
ab. 17 Logan Lehmann

C. (d'après une photo)

grande fenêtre panoramique qui donne sur la cour. Pas idéal pour le projecteur, mais très agréable. Ironie : le géomaticien, informaticien de métier de son propre aveu, ne sait pas lancer le mode diaporama. Le sujet est très intéressant, et l'expérience personnelle des intervenants également.

La géomatique au service des animaux et de leur gestion

Question du projet et du protocole qui doit être finement préparé pour intégrer la géomatique et éviter la récolte de données inutiles. On ne gère pas les animaux mais les activités humaines qui les impactent. Sur l'open data : chaque agent en perçoit différemment les objectifs et les conditions d'application. Il existe des *gliders* autonomes qui suivent les tortues, plus besoin de les harnacher. Il existe des « milieux optimaux ». Les politiques de compensation sont discutables. L'observation est très diffuse spatialement (bathymétrie) mais aussi



Une maison des années 50.

par rapport à la chaîne alimentaire. Le phoque fait plus de relevés que l'Homme avec sa balise, et fournit une meilleure image du fond marin. Je suis assez surpris car il semble que ce domaine soit encore très expérimental. Je constate que les questions d'aménagement m'intéressent toujours autant. La surveillance des animaux se fait à perte. Il n'y a pas d'intérêt commercial derrière. Pourtant je suis sûr qu'une entreprise qui propose des solutions dans ce domaine (autres que des solutions géomatiques, qui existent déjà) trouverait facilement des clients.

En sortant, je décide de faire un tour au musée. C'est très intéressant, il y a plusieurs sujets et on peut parcourir les expos comme on le souhaite. C'est calme et gratuit. Dommage que l'Afrique du Sud ne soit pas plus présente en ville. On aurait pu imaginer une compétition sportive par exemple. Les feux ont été stoppés au carrefour situé devant l'église. C'est assez judicieux pour le FIG car on sait que les piétons

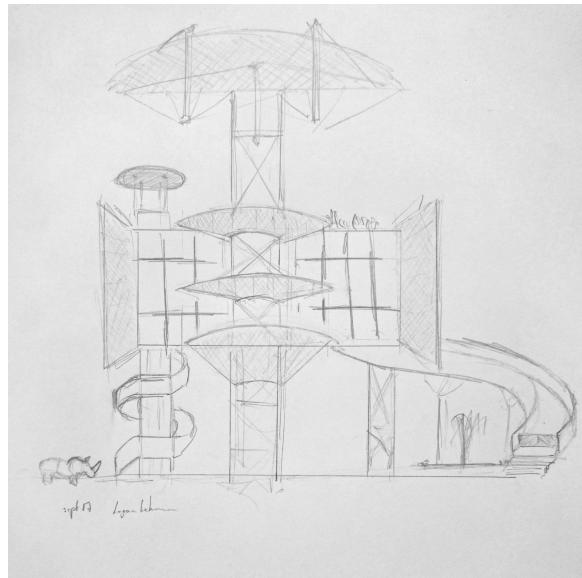
constituent la mesure la plus efficace contre la vitesse des automobilistes. Cette fois il y a de la place à l'INSIC.

Le pastoralisme du renne en Scandinavie
Utilisation du concept de paysages sensoriels, comme en urbanisme. Le docteur est stressé mais s'exprime assez clairement. On retrouve toutes les problématiques du festival (paysage, élevage). La présentation est rapide mais le public est curieux et les questions durent vingt minutes : les rennes, leur gestion, les tensions politiques, les Samis, Tchernobyl et les allocations pour le Césium 137... Cet intérêt d'un public assez diversifié pour une contrée lointaine, sans doute un peu fantasmée pour certains (dont moi), et ces réponses scientifiques apportées par une personne motivée, inspirée même, à la méthode exhaustive et rigoureuse... peut-être que c'est ça la géographie.

Nous sommes dans le centre de documentation de l'école

d'ingénierie. Je jette un coup d'œil aux revues. Sur les couvertures, on trouve principalement des photos d'outillage industriel recouvertes d'acronymes étranges. J'avais failli faire un bac STI à l'époque.

J'aurais bien besoin d'un Doliprane mais on est dimanche et la pharmacie est fermée. Je retrouve un autre groupe au salon de la BD. Il y a beaucoup plus de monde que la veille. L'espace informe entre les stands s'est rempli de monde, se trouvant ainsi une fonction. La migraine impose une pause, et tant pis pour la cérémonie de clôture. Justement, ce plot en béton est un peu moins large que le lit de la MFR, mais plus long et moins mollasson. Les verres polarisés permettent de voir dans les nuages des arcs en ciels difficilement visibles à l'œil nu. Je regarde la troupe ranger le spectacle animatronique que j'ai manqué. Ils partent avec leurs animaux repliés dans leurs camions. Je retrouve M. et J. Apparemment, nous sommes les derniers à St-Dié.



La Tour de la Liberté.

Nous rejoignons les autres à la cascade des Molières. C'est une toute petite chute d'eau artificielle. L'eau est amenée par une conduite sur un gros rocher, puis elle tombe dans un petit étang. Le tout a une forme d'amphithéâtre, ce qui explique la toponymie. Les uns s'installent, nous allons marcher avec V. Le vocabulaire forestier revient très difficilement. On tombe sur une route pavée, puis on redescend en coupant dans les bois. Une fois rentrés, je me reuinque avec un Prince de Lu. Je n'ai pas vu la carte au sol à la gare. La soirée : boulot et partage de memes.

2 oct.

J. n'a pas ronflé. N., un peu. Réunion à neuf heures... quarante-cinq. Qu'il est inefficace de copier à la main. En même temps, c'est l'opportunité de sélectionner et transformer les informations. Je suis impressionné par le travail des autres groupes et le nombre d'entretiens qu'ils ont réalisés, ou de personnes avec lesquelles ils ont échangé. Je n'ai pas ce réflexe. Peut-être même que j'y suis réticent. Pourtant ce n'est pas inintéressant, ni désagréable.

Ce qui me dérange dans le champ de la géographie universitaire, c'est cette importance de l'auteur. On ne peut rien dire sans se renseigner sur les auteurs les plus considérés (les personnalités) puis lire leur bouquin (leur rendre hommage) et s'immerger dans leur pensée (se soumettre). C'est une forme de tyrannie, comme si le sujet était leur propriété, qu'il y avait des droits intellectuels à payer, un

tribut dont il faudrait s'acquitter. C'est aussi quelque chose qui m'avait gêné en architecture. L'artiste est célébré en tant que génie. Mais comme nous le disait M. dans l'un de ces discours d'intimidation de début d'année dont ils ont le secret à Grenoble, l'étudiant c'est celui qui lit. Le géographe, apparemment, c'est celui qui écrit.

Nous prenons la voiture pour finalement se garer à deux cent mètres, à l'hôtel d'à côté. Nous mangeons très bien pour treize euros. Ici, on se serre la main en arrivant et en partant. Après une discussion rapide, nous envoyons nos questions pour P. au groupe d'E. Cet après-midi, il faudra établir les éléments nécessaires à notre dossier : grille d'observation, d'entretien, questionnaires, grille d'analyse. Pour l'instant j'ignore à quoi correspondent ces termes exactement mais je le saurai cet après-midi. Nous réaliserons les questionnaires demain car le lundi de nombreux commerces sont fermés. J. a déjà contacté le président de l'association des commerçants.

Après une mise au point avec les enseignants, on part

pour St-Dié faire un « relevé systématique ». Pour moi il n'y a rien de moins systématique que trois gus armés de smartphones. J'aurais préféré qu'un drone fasse le travail. La ville est vide. Le FIG n'est pas « fini », il est « mort », comme en témoignent les ossatures des chapiteaux, autant de carcasses. Au final nous nous retrouvons avec beaucoup trop de photos. Nous avons fait du travail en double - quoi de pire pour l'étudiant fainéant - mais surtout j'ai un peu perdu le fil de notre sujet.

Je prends un Doliprane et en route pour la réunion du soir. Comme pour Géocinéma, c'est le problème de l'entre-soi qui ressort. Je trouve que c'est une critique facile.

3 oct.

Petit déjeuner à la mairie. Du hall à la salle de réunion, chaque pièce possède une odeur différente. C'est ça la géographie ? On fait les choses bien. Il y a des viennoiseries, de l'eau, du café. Je me demande si je pourrai être maire. Mon sens politique n'est pas très aiguisé, comme je l'avais vu à Lorient.

La solution pour l'affiche de l'année prochaine : pas deux affiches mais une affiche hybride composée par un graphiste et décorée par les enfants. Le thème de l'année prochaine est évoqué après avoir longuement parlé du FIG Junior. Peut-être que les enfants *sont* la France demain et que ce ne sont pas des géographes émérites (lire « retraités ») qui vont pouvoir expliquer quoi que ce soit sur ce sujet. S'il y a une transmission, elle doit se faire dans l'autre sens. La géographie est-elle poussièreuse ? Parfois on dirait

qu'elle tente de s'accrocher aux problématiques d'autres disciplines. Durant l'interview de D., j'ai pu entendre « [les archéologues] font de la géographie sans le savoir ». C'est symptomatique. Ils font leur propre truc. C'est le géographe qui arrive et qui dit : « Ça me concerne ! »

Repas au Bureau. L'après-midi est dédié aux questionnaires. Je me force au début, mais une fois la conversation lancée j'aime bien écouter. C'est pratique d'avoir un fil directeur. Je suis bien obligé de reconnaître que j'en apprends beaucoup plus ainsi qu'avec n'importe quelle base de données.

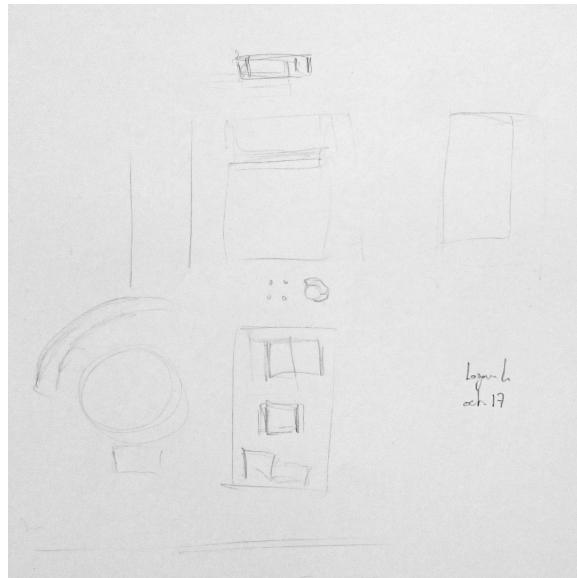
Les groupes se retrouvent le soir et on rentre à la MFR. Au débriefing, une prise de parole plutôt courageuse de S. Elle fait preuve d'une qualité mais je n'ai pas le mot juste. Quelque part entre orgueil et intégrité. Je n'aurais jamais eu l'idée.

4 oct.

J'ai dû me démettre quelque chose dans le dos. La tension ne se dissipe pas. Le centre de Strasbourg est très sympa. Nous partageons une fondue mémorable à midi. Le gérant m'indique qu'il y a des cuisines à l'étage et au sous-sol.

Nous sommes à l'aéroport à l'heure. Le haut de mon dos s'est transformé en pierre. Le distributeur de snacks ne marche pas. Je récupère cinq euros en appuyant plein de fois sur le retour monnaie. Ça me rappelle ces codes secrets avec lesquels ont est censé pouvoir obtenir des canettes gratuites. Bien entendu ça ne marche jamais.

L'avion est dégueu, on voit difficilement à travers la fenêtre. Je suis seul sur ma rangée. Le pilote annonce une heure quinze de vol, mais ce n'est pas une science exacte.



Tentative de dessiner un plan de mémoire.